

Inherent

Un film réalisé par
Paul Thomas
Anderson

D'après l'oeuvre de
Thomas Pynchon

Avec Joaquin Phoenix, Owen
Wilson, Katherine Waterston,
Benicio del Toro...



Synopsis

1970, Los Angeles, toute fin
des sixties psychédéliques.

Le détective privé Larry Sportello (surnommé « Doc ») enquête sur la mystérieuse disparition d'un promoteur immobilier milliardaire, suite à la visite de son ex-petite amie, Shasta Fay. Cette dernière est désespérée car le milliardaire en question, qui n'est autre que son nouvel amant, va probablement être interné suite à un complot élaboré par sa femme.

Doc se retrouve de ce fait plongé dans une sombre et complexe affaire criminelle où la paranoïa règne en maître...



À propos du film.

- Le film a eu droit à de nombreuses récompenses, notamment très récemment aux Oscars 2015 : meilleur scénario adapté pour Paul Thomas Anderson et meilleurs costumes pour Mark Bridges.
- *Inherent Vice* est le premier roman de Thomas Pynchon à être adapté au cinéma... Ironie pour un auteur qui puise dans le septième art et le cite sans cesse au fil de ses œuvres.
- Aussi surprenant que cela puisse paraître, au vu de son prestigieux casting et de la reconstitution entreprise pour faire le film, *Inherent Vice* n'a coûté que 20 millions de dollars. Une nouvelle preuve que Paul Thomas Anderson sait proposer des œuvres dont l'ambition n'est pas proportionnelle à leur budget.
- C'est la seconde collaboration du cinéaste avec Joaquin Phoenix (l'acteur jouait dans son précédent film *The Master* en 2012). C'est également la seconde rencontre de Phoenix et Reese Witherspoon sur un tournage, puisqu'ils partageaient l'affiche de *Walk the Line* (2005) de James Mangold.



Un film qui sort des sentiers battus.

Paul Thomas Anderson reste dans sa mouvance qui se dessine depuis *There Will Be Blood* : s'inspirer d'une période historique pour mieux évoquer une manière décalée d'évoluer avec, ou sans, son époque.

Le réalisateur.

- Paul Thomas Anderson débute à la télévision comme assistant de production sur des téléfilms et des jeux télévisés ; c'est à cette période qu'il tourne *Cigarettes and Coffee*, court-métrage qui sera remarqué dans des festivals comme celui de Sundance en 1993. Cette œuvre va lui permettre d'obtenir le financement pour mettre en route son premier long-métrage, *Sydney*.
- Fort de ce succès et avec un budget plus conséquent, il reprend le script de son premier court-métrage, *Boogie Nights* (1997). On commence alors à comparer son cinéma à celui de Scorsese et Altman.
- Ce succès lui permet d'enchaîner rapidement avec un film sur lequel il a un grand contrôle tant pour le casting, la durée du film que son montage. Il s'agit de *Magnolia* (1999) qui obtient trois nominations (scénario, second rôle pour Tom Cruise et musique), mais aussi l'Ours d'Or au festival de Berlin 2000.
- Afin de garder le meilleur contrôle possible de ses films, il crée rapidement sa maison de production, la Ghouardi Film Company.

Paul Thomas Anderson, un auteur éclectique.

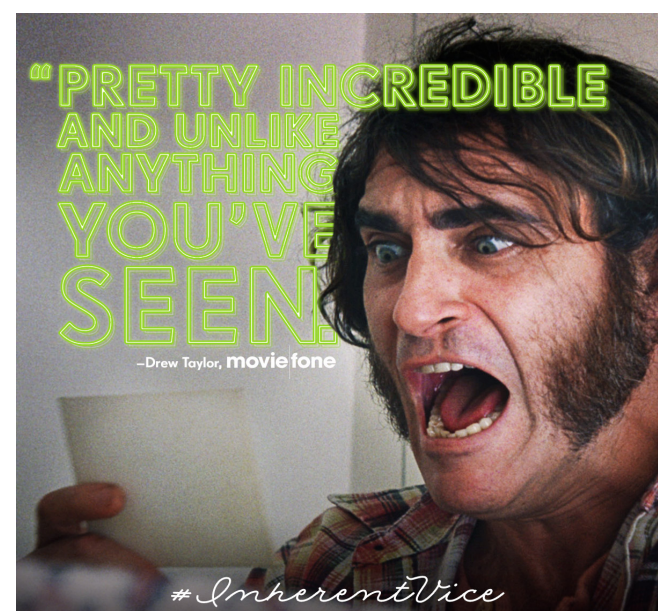
- En 2002, il abandonne le ton amer et le film choral pour la comédie romantique déjantée *Punch-Drunk Love*, avec Adam Sandler et Emily Watson.
- Il assoit à nouveau son image d'auteur pluriel en décidant de tourner un western moderne sur le pétrole, *There Will Be Blood*.
- En 2010, il a un projet de scénario racontant l'ascension d'un chef religieux charismatique dans les années 50, s'inspirant de la création de l'église de Scientologie. Le film, *The Master*, a pour tête d'affiche Philip Seymour Hoffman et Joaquin Phoenix ; le film sort finalement en 2012 aux Etats-Unis.

Inherent Vice, une œuvre moins esthétisante.

- Pour conter cette histoire à caractère psychédélique, Paul Thomas Anderson a choisi la sobriété (Il fut souvent loué ou critiqué par sa très grande méticulosité et son style démonstratif). En effet, en son sein, on note très peu de plans-séquences virtuoses dont il faisait étalage à l'époque de *Boogie Nights*, mais beaucoup de longs plans fixes au plus près de ses acteurs, dans le but de susciter un certain érotisme. Le cinéaste a peut-être opté pour une plus grande simplicité car le Los Angeles de 1970 constitue, en soi, le plus hallucinant des trips. Mieux valait-il ne pas en rajouter !
- Le film paraît volontairement attacher moins d'importance aux aspects formels, mais c'est toujours avec un souci de l'effet produit et un respect des canons de l'époque décrite.

Un film noir fleuri.

- Le réalisateur de *The Master* a repris les grandes lignes d'un roman alambiqué de Thomas Pynchon pour nous offrir une sorte d'OVNI se situant entre *La Dame du lac*, *Le Grand Sommeil* et un film des frères Coen : un brillant pastiche des polars où le Philip Marlowe troquerait son trench-coat crème pour une chemise à fleurs et son fameux bourbon pour de la marijuana et autres substances illicites.
- Film noir oblige, tout débute par une femme fatale. Shasta, déesse américaine qui rêve de célébrité, demande de l'aide à son ex-fiancé, le détective Doc Sportello : son nouvel amour, un promoteur immobilier aux fréquentations douteuses, serait victime d'un complot (Sa femme aurait pour projet de le faire interner.). Elle donne lieu à cette enquête brumeuse et pleine de rebondissements.





Critique – *Inherent Vice* : mieux vaut le vivre que le comprendre.

« *What's up, Doc?* » (« *Quoi d neuf docteur ?* » en Français). Ainsi, cette fameuse réplique Bugs bunienne devient le refrain d'un film de Paul Thomas Anderson. Après *The Master* et *There Will Be Blood*, on l'attendait partout, sauf dans cette comédie comparable au *Big Lebowski* des frères Coen. *Inherent Vice* va de surprise en surprise pour le plus grand plaisir du spectateur qui voit devant lui un défilé d'acteurs de haute qualité et une histoire kafkaïenne. Doc, le héros du film, croisera en chemin des motards néonazis, un flic totalement névrosé, une congrégation de dentistes, un saxophoniste infiltré aux allures de Beach boy, des prostituées, un cartel de la drogue vietnamien...

Inherent Vice constitue une plongée psychédélique au cœur d'une enquête complexe surmontée par des dialogues à double sens. L'intrigue reste opaque, quelque peu brumeuse, mais la forme rejoint le fond et le film s'éloigne des standards de la narration habituelle (distorsion du temps, atmosphère très particulière...). L'aspect labyrinthique et hermétique du scénario constitue probablement tout l'intérêt du film de Paul Thomas Anderson. Une voix-off vient tout de même épauler le spectateur tout en faisant preuve d'une originalité sans faille : Sortilège, la narratrice, semble parfois être le fruit de l'hallucination du héros, parfois un véritable personnage.

Deux heures et demie de film comportant certes quelques longueurs, mais celles-ci semblaient indispensables pour atteindre l'atmosphère visée par le cinéaste, apprécier l'errance du personnage principal incarné par un Joaquin Phoenix magistral et donner le temps à la magnifique bande sonore de s'imposer (Entendre Neil Young sur de si belles images, quasi irréelles, cela ne se refuse pas).

Mais surtout, les spectateurs se déplaceront (et auront raison de le faire) pour l'incroyable et alléchant casting qui figure sur l'affiche du film de Paul Thomas Anderson. Phoenix et ses rouflaquettes, mais aussi Josh Brolin tout à fait inoubliable d'absurdité et de folie. Benicio del Toro fait également une apparition amusante en avocat spécialisé dans le droit maritime, Owen Wilson est toujours aussi touchant et planant ; on regrette seulement de voir aussi peu la très belle Reese Witherspoon, dont le personnage souffre d'un traitement en profondeur par le cinéaste. Mais tous ces acteurs sont ici méconnaissables, au sommet de leur art dans ce récit à tiroirs.

Outre l'aspect burlesque et décalé du film, on voit sans peine poindre la mélancolie. En effet, les rêves libertaires de cette époque seront balayés par le conservatisme de l'ère Reagan et la destruction des idéaux, spirituels comme politiques. Tous les personnages semblent hantés par la désillusion et la perte d'une utopie. L'euphorie a laissé place à une peur et au désenchantement ; *Inherent Vice* conte la fin d'une génération. Doc est donc quichottesque, drôle mais ses yeux sont tristes, tragiques, romantiques. Le film atteint son apogée émotionnel par le biais d'un sublime flash-back déclenché par une carte postale évoquant le souvenir d'une journée merveilleuse entre Doc et Shasta (son ex-petite amie revenue le hanter), passée sous la pluie à tenter de trouver de la drogue, puis finalement à s'aimer.

On vous rassure : inutile de prendre des substances illicites pour apprécier ce grand trip cinématographique.



Inherent Vice est votre deuxième film avec Paul Thomas Anderson. Est-ce le début d'une longue histoire, comme avec James Gray ?

Je ne m'attends à rien. J'ai été surpris qu'il me propose de travailler à nouveau avec lui. Je suis toujours étonné qu'on fasse appel à moi. Sincèrement.   a n'est pas du chiqu   ou de la fausse modestie. Je n'ai guère progressé sur ce point depuis mes débuts. (...) Lors des lectures de *The Master*, le précédent film de Paul Thomas Anderson, en compagnie de Philip Seymour Hoffman, pour lequel j'avais une admiration sans bornes, j'étais totalement paniqué. J'avais l'impression de redevenir adolescent et de passer un examen sans avoir rien appris. J'ai toujours peur sur un tournage, je tremble de tous mes membres et je transpire tellement que les accessoiristes doivent trouver des trucs. Mais cette angoisse me motive. Si elle disparaissait,   a ne serait pas bon signe. J'étais d'autant moins confiant avec Paul Thomas Anderson que j'avais gardé un souvenir particulier du tournage de *The Master*, l'impression d'avoir été souvent très mauvais. Sur un plateau, il m'accorde une grande liberté et me laisse tenter des choses dans des registres radicalement opposés, quitte à ce que je sois compl  tement à côté de la plaque. J'aime sentir qu'il n'y a pas de limites dans l'invention d'un rôle et je lui fais confiance pour choisir au montage ce qui convient au personnage. Je peux difficilement me faire un avis sur le résultat final : je ne vois jamais mes films. Lors des festivals, je quitte la salle ou je regarde mes pieds. Je ne lis pas les critiques. Je n'ai guère de repères.

Recherchez-vous une complicité avec votre metteur en scène ?

Non, sur un tournage, j'aime bien garder mes distances. J'ai besoin de solitude. C'est bénéfique pour le personnage. Et pour le réalisateur, qui ne doit pas toujours s'attendre à ce qu'on va lui proposer. Pour *Inherent Vice*, Paul Thomas Anderson avançait au jugé. Il cherchait à obtenir une certaine forme de chaos et de folie, comme dans le livre de Pynchon. Pour *The Master*, j'avais le sentiment que nous tournions un documentaire animalier où il m'observait et cherchait à capturer des facettes de ma personnalité sans trop savoir ce qu'il allait découvrir. J'ai poussé très loin, pour ce film, l'expérience de l'isolement. Je m'étais coupé des miens et ne parlais à personne. Je ne sortais de l'hôtel, dans une banlieue sans   me, que pour aller acheter ma laitue au centre commercial et flâner dans les allées d'un parc d'attractions. J'en souffrais, mais le personnage était lui-même fermé au monde. Un jour, je me suis arrêté pour parler avec Philip Seymour Hoffman à la cafétéria. Et au bout de cinq minutes, je lui ai dit : *« Par pitié, arrête, nous sommes en train de briser quelque chose. Tu deviens une personne ordinaire alors que tu dois être beaucoup plus pour moi »* — Hoffman jouait le leader d'une secte religieuse. Les scènes suivantes ont été désastreuses et il m'a fallu plusieurs jours pour revenir dans le film...

Vous vous documentez beaucoup pour vos r  les. Comment vous êtes-vous immergé dans l'univers de Thomas Pynchon ?

Je m'en suis tenu au livre que nous adaptions. Malgré la passion de Paul Thomas Anderson pour cet écrivain et les mystères qui l'entourent, je n'ai pas cherché à le connaître mieux. Je ne suis pas un grand lecteur. J'ai surtout essayé d'en savoir plus sur l'époque où se déroule le film, les années 60 et 70 et le mouvement hippie. J'ai regard   des documentaires et un livre de photos de Barry Miles (*Hippies*). Paul Thomas Anderson m'a fait une compilation de musique — Can, Neil Young —, je l'écoutais tous les jours dans ma voiture pour me mettre dans l'ambiance. Le livre lui-même regorge de citations musicales et de descriptions extrêmement détaillées de l'époque. Mais je ne saurais dire ce que   a m'a appris. Je dépense une énergie considérable pour me concentrer sur un rôle, j'absorbe une documentation considérable et ensuite j'oublie tout. Je garde, chez moi, dans des cartons, tout ce que j'ai amassé pour chaque film. Et quand je parcours d'anciens documents, je ne sais plus à quoi correspondent mes annotations.

Vous êtes vous-même un enfant des « sixties » et de la contre-culture, vos parents étaient des adeptes du « flower power » et vivaient en communauté. Quels souvenirs gardez-vous de cette époque ?

Mes parents avaient envie d'explorer le monde et nous avons énormément voyagé, aux Etats-Unis et en Amérique du Sud. Nous vivions de manière assez libre, nous avons longtemps habité sur la plage au Venezuela, nous jouions beaucoup de musique, ma soeur et mon frère a  n  s faisaient la manche pour nourrir la famille et je les accompagnais souvent. Partout où nous allions, les gens appréciaient notre compagnie. On a beaucoup parlé de notre famille, dans les années 80 [son frère, le comédien River, est devenu une star en 1986, avant de mourir d'une overdose sous ses yeux, en 1993, NDLR]. Les journalistes américains étaient très curieux de notre mode de vie, jugé «   trange », parce qu'il y a eu, pendant les années Reagan, un sérieux retour de béton, une forte critique des idéaux hippies. Mais quand mes parents étaient jeunes, dans les années 60, leur choix de vie était assez ordinaire.

